

Ce que je dois au bienheureux Charles de Foucauld

C'est en 2002, au terme d'un parcours assez long, que j'ai eu le sentiment de reconnaître la spiritualité que je cherchais en lisant Charles de Foucauld et ses premiers disciples : du désert arabe au monde des cités, du père René Voillaume, fondateur des Petits frères de Jésus.

Je n'ignorais pas frère Charles à ce moment de ma vie. Le père André Gendron, jésuite, m'en avait déjà parlé, dix-neuf ans plus tôt, alors que j'étudiais à Brébeuf ; plus tard, je m'étais intéressé au regard algérien sur Charles de Foucauld et avais écrit sur ce sujet un court texte, publié dans le bulletin Carrefour de l'ancien centre étudiant La Maison-Blanche, alors animé par les dominicains. Frère Charles était devenu pour moi une figure de sainteté qui m'interpelait par la radicalité évangélique de sa vie et dont se dégageait ce que j'appellerais, faute d'un mot plus juste, une poésie profonde que je ne pouvais oublier. Mais ce n'est qu'à travers la lecture de ce livre que frère Charles est véritablement entré dans ma vie intérieure.

Ce sentiment d'avoir trouvé ce que je cherchais m'a poussé à prendre contact avec les Petites Sœurs de Jésus, qui forment le pendant féminin des Petits Frères, et à lire petite sœur Magdeleine, leur fondatrice. Et c'est ainsi que frère Charles, surtout par sa vie, mais aussi par ses écrits, m'est devenu un guide spirituel et que je le considère même, de facto, comme mon saint patron.

Depuis 1990, l'oraison tendait à être le centre de ma vie. C'est pourquoi j'avais été rapidement attiré par la spiritualité carmélitaine, qui a d'ailleurs toujours occupé un lieu privilégié dans mon cœur. Parallèlement, à l'occasion de voyages familiaux au Mexique à partir de 1994, -mon père a d'ailleurs fini par épouser une Mexicaine- je m'étais senti poussé à créer des liens avec quelques pauvres paysans, un peu par mauvaise conscience historique, un peu par donquichottisme, un peu aussi, je crois, pour imiter frère Charles.

Je voulais gagner leur amitié, à travers une relation respectueuse, empreinte d'égalité, et apprendre leur langue, le nahuatl. Je m'étais rendu compte que la langue est souvent la clef des cœurs. J'ai reçu beaucoup d'eux. Il ne s'agissait pas pour moi de leur venir en aide –je

ne m'y sentais pas appelé –, mais de vivre une charité fraternelle de pure présence. Comme j'avais peu de moments de solitude, il m'était difficile de faire oraison régulièrement, mais malgré tout je me rendais compte que cette charité fraternelle, orientée vers les pauvres sans être fermée aux riches, alimentait et dynamisait ma vie d'oraison et, par là, ma vie entière.

Or il me semblait que la charité fraternelle n'a pas ce rôle dans les écrits des docteurs carmélitains. Ce n'était pas là une critique de ma part : l'une des beautés de l'Église est qu'elle brille comme un arc-en-ciel formé de charismes complémentaires. Mais si l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont les deux faces d'un même amour, est-ce que la charité fraternelle, considérée dans sa racine intérieure, ne pourrait pas prendre chez certains plus d'importance, à l'égard même des voies de l'oraison ? L'idée d'un élargissement du rôle traditionnel de la charité fraternelle, que j'avais rencontrée dans *Le paysan de la Garonne* de Jacques Maritain, lui-même devenu Petit Frère de Jésus peu avant sa mort, éclairait mon expérience personnelle – et peut-être m'a-t-elle poussé à en développer la dimension spirituelle.

C'est dans ce contexte qu'en 2002, grâce avant tout à ce livre du père Voillaume, mais aussi à certains textes de Maritain, j'ai découvert dans la spiritualité de frère Charles, plus précisément dans le volet de sa spiritualité qui a donné naissance aux Petits Frères et aux Petites Sœurs de Jésus, une importance centrale donnée à l'oraison – dans sa plus belle forme, celle de l'adoration – aussi bien qu'à cette charité fraternelle de pure présence, qui découle de l'oraison et l'alimente en retour, et qui est teintée de cet attrait préférentiel, mais non exclusif pour les plus humbles. Ce me fut un soulagement que d'avoir trouvé une spiritualité qui correspondait à mon expérience personnelle et à mes aspirations.

Cette charité fraternelle – j'emprunte ici à Maritain certaine de ses expressions – se manifeste par un regard sur l'autre rempli d'émerveillement pour ce qui en lui est créé par l'amour de Dieu et aimé par Jésus rédempteur - un regard qui constitue un témoignage de l'amour que Dieu a pour lui, donné tout simplement, de manière non préméditée, à l'occasion des gestes banals du quotidien. Quant à l'oraison, elle prendra généralement une forme simplifiée et demeurera fréquemment immergée dans l'inconscient de l'âme, de sorte que l'âme elle-même pourra ne pas reconnaître une oraison qui serait déjà contemplative.

J'avais toutefois lu trop rapidement sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus quand je croyais que le Carmel refusait un rôle élargi à la charité fraternelle : je m'en suis rendu compte par la suite en cherchant à mieux comprendre la « petite voie ». Lorsque, dans le manuscrit C, la sainte de Lisieux prend conscience que Dieu aime le prochain en elle et qu'elle est attirée par Jésus présent en l'âme du prochain, elle rejoint cette description de la charité fraternelle qui me semblait propre à la spiritualité foucauldienne et présente une version approfondie et plus achevée de mon expérience.

Frère Charles m'a ainsi amené à mettre en lumière un aspect de la tradition carmélitaine qui est souvent ignoré, même si le père Conrad de Meester en a souligné l'importance, et sans lequel je ne me reconnaissais pas entièrement dans cette tradition spirituelle. Je pouvais donc revenir au Carmel et, comme membre de l'ordre séculier des Carmes déchaux, recevoir l'héritage de frère Charles sans y trouver d'opposition avec la tradition carmélitaine, du moins en ce qui concerne le volet de la spiritualité foucauldienne qui m'avait attiré et qui inspire ma vie de laïc. Il en aurait été autrement si j'avais choisi la vie religieuse : c'est surtout à son niveau que la voie ouverte par frère Charles et mise au point par le père Voillaume et petite sœur Magdeleine se distingue des voies antérieures. L'idéal de la contemplation au cœur des masses et l'attention donnée au temporel en préparation de l'évangélisation devrait en effet se retrouver chez tous les laïcs qui se sentent attirés par l'oraison tout en vivant dans le monde.

Je terminerai par quelques mots sur l'apostolat. Ce volet de la spiritualité de frère Charles, qui prolonge la vie de Jésus à Bethléem et à Nazareth, la prolonge dans l'Église du Christ ressuscité, et ne peut donc exclure le souci de l'apostolat. Tous ne sont cependant pas appelés au même type d'apostolat au sein de l'Église, ce qui permet aux différents apostolats de se compléter. Je crois que celui qui est propre à ce volet de la spiritualité foucauldienne, c'est principalement ce témoignage d'amitié de Dieu pour chacun, et spécialement pour les pauvres. Dans certains milieux, cet apostolat du témoignage d'amitié est souvent le seul qui a des chances d'être reçu et de permettre un début de présence d'Église. Quant à l'apostolat au sens strict du terme, qui demande une préparation théologique suffisante et, normalement, des auditeurs capables de comprendre le message, y-a-t-il plus belle figure qu'il puisse trouver à présenter à des jeunes qui doutent de

l'existence de ce qui échappe aux sens, que celle de cet officier intelligent, promis à une brillante carrière, qui quitte tout pour s'établir dans un bled au milieu du désert, et dont le parcours n'a de sens que si l'invisible existe...

Carl Corbeil